

# **Littérature post-migratoire ou l'« entre- deux » identitaire comme perspective d'ouverture**

Sabrina FATMI<sup>1</sup>.

Université d'Alger 2/sabrina.fatmi16@gmail.com

Date de réception 18/10/2017 date d'acceptation 16/03/2018 date de publication 26/11/2018

## **Résumé**

Les auteurs de la population issue de l'immigration maghrébine en France soulèvent souvent des questions complexes quant à leur appartenance culturelle et identitaire. Généralement nés après ou pendant les dernières années de l'empire colonial français, les membres de cette population vivent au cœur de l'Hexagone et sont, malgré cela, systématiquement -ou presque- définis par leur passé de sujet colonisé. Il n'est donc pas étonnant que leurs écrits abordent plusieurs problèmes liés à leur image ainsi qu'à leur identité aux contours flous.

Pour une meilleure visibilité des stratégies de positionnement identitaire prônées par les écrivains post-migratoires, la présente contribution tentera de suivre le parcours de leur littérature depuis ses débuts. Elle se divisera pour cela en deux grandes parties : La première sera relative aux années 80/90 où les auteurs, en prônant l'« écart » comme tentative de renonciation à l'une et à l'autre culture, tentent d'échapper à une situation de

---

<sup>1</sup> -Sabrina FATMI

contrainte extrême. La seconde sera réservée à des écrivains, plus actuels, qui tentent de s'inscrire dans une stratégie d'« hybridation » identitaire se rattachant ainsi à bannir toute frontière existante entre les altérités (dominant /dominé ; homme/femme), en se positionnant dans une logique d'un « entre-deux » nouveau et créatif et en aspirant à épouser l'idéologie postmoderne.

Seront convoqués dans cette étude un certain nombre de romans appartenant aux deux tranches temporelles. Le corpus y sera assez varié afin d'avoir une vue d'ensemble sur l'évolution de la réflexion sur les identités interstitielles dans cette littérature.

**Mots-clés :** postmigratoire, écart, entre-deux, hybridité, création, modernité.

## **Post-migration literature or the "in-between" identity as an opening perspective**

### **Abstract**

The authors of the Maghrebian immigrant population in France often raise complex questions as to their cultural identity and identity. Generally born after or during the last years of the French colonial empire, the members of this population live in the heart of the Hexagon and are, nevertheless, systematically - or almost - defined by their past colonized subject. It is not surprising, therefore, that their writings address several problems related to their image and their fuzzy identity.

For a better visibility of the strategies of identity positioning advocated by post-migratory writers, this contribution will try to follow the path of their literature since its inception. It will be divided into two main parts: The first will be related to the 80/90 years when the authors, by advocating the "gap" as an attempt to renounce one culture and the other, try to escape a situation of extreme constraint. The second will be reserved for writers, who are more up-to-date, who try to be part of a strategy of identity "hybridization", thus linking themselves to banning any existing boundary between alterities (dominant / dominated, man / woman) in a logic of a new and creative "in-between" and aspiring to espouse the postmodern ideology.

A number of novels belonging to the two temporal sections will be convened in this study. The corpus will be varied enough to

have an overview of the evolution of the reflection on interstitial identities in this literature.

**Keywords:** postmigratory, gap, between, hybridity, creation, modernity.

Les auteurs de la population issue de l'immigration maghrébine en France soulèvent souvent des questions complexes quant à leur appartenance culturelle et identitaire. Généralement nés après ou pendant les dernières années de l'empire colonial français, les membres de cette population vivent au cœur de l'Hexagone et sont, malgré cela, systématiquement -ou presque- définis par leur passé de sujet colonisé. Il n'est donc pas étonnant que leurs écrits abordent plusieurs problèmes liés à leur image ainsi qu'à leur identité aux contours flous. Ils ne s'empêchent pas, parallèlement, de faire la critique de la culture de leurs origines maghrébines, dévoilant ainsi des situations où interdits et inégalités paralysent et obstruent les horizons.

Au-delà de ces reproches, un sentiment d'attachement est intrinsèquement dévoilé vis-à-vis des deux pôles socioculturels. La France, pays de la modernité et du luxe, se met en concurrence avec l'Algérie, pays d'adoption et de résidence. Français ? Algériens ? Les deux à la fois ? Ni l'un ni l'autre ? Entre les deux ? Les personnages de la fiction issue de l'immigration, sous l'apparence d'un monologue intérieur, tendent à se « fabriquer » une identité interstitielle<sup>2</sup> afin de transcender un questionnement récurrent relatif au *qui suis-je ?* Problématique soulevée, entre autres, par Nina Bouraoui qui

---

<sup>2</sup>- Selon Calvet La notion de « culture interstitielle » a été mise en avant par Frederick M. Trasher (1927) lors de son étude sur les gangs à Chicago et est très rapidement apparue opératoire afin de rendre compte d'un ensemble de corrélations entre processus identitaires et espace. Est considéré comme interstitiel en effet ce qui appartient à un espace séparant deux réalités l'une de l'autre.

précise que « porter une identité de fracture [c'est] penser en deux parties ». Elle s'interroge: « A qui je ressemble le plus ? Qui a gagné sur moi ? Sur ma voix ? Sur mon visage ? Sur mon corps qui avance ? La France ou l'Algérie ? »<sup>3</sup>

Pour une meilleure visibilité des stratégies de positionnement identitaire prônées par les écrivains post-migratoires, la présente communication tentera de suivre le parcours de leur littérature depuis ses débuts. Elle se divisera pour cela en deux grandes parties :

— La première sera relative aux années 80/90 où les auteurs, désignés par le qualificatif « beur », abordent dans leurs écrits la double position inconfortable des personnages issus de l'immigration dans leurs deux pays : d'accueil et des origines. En prônant l'« écart » comme tentative de renonciation à l'une et à l'autre culture, ils tentent d'échapper à une situation de contrainte extrême.

— La seconde partie sera réservée aux écrivains, plus actuels, qui tentent de s'inscrire dans une stratégie d'« hybridation » identitaire se rattachant ainsi à bannir toute frontière existante entre les altérités (dominant /dominé ; homme/femme). En se positionnant dans une logique d'un « *entre-deux* » nouveau et créatif, ils aspirent à s'inscrire dans un paysage littéraire et idéologique qui enracine leur hybridité

---

<sup>3</sup> *Garçon manqué*, Broché, 2002, p. 19.

Seront convoqués dans cette étude un certain nombre de romans appartenant aux deux tranches temporelles. Le corpus y sera assez varié afin d'avoir une vue d'ensemble sur l'évolution de la réflexion sur les identités complexes dans cette littérature.

### **D'abord, s'« écarter » pour mieux se retrouver :**

Depuis les années 80, de nombreux livres et articles universitaires ont été consacrés au phénomène de l'écriture appelée beure et à sa signification. Parmi les auteurs qui ont bénéficié d'une attention particulière, il convient de retenir, entre autres, Mehdi Charef, Azouz Begag, Farida Belghoul ou Akli Tadjer. Leurs écrits partagent plusieurs thèmes communs: ils dépeignent les histoires de protagonistes -allant du jeune enfant à l'adolescent- qui expriment le mal-être vécu au sein des deux communautés : la française et l'algérienne. Cette idée du double malaise est parfaitement résumée par Azouz Begag et Abdellatif Chaouite qui, dans leur ouvrage *Ecarts d'identité*, passent en revue les différentes histoires relatées à cette époque. Nous les citons :

De quoi parlent ces livres ? Le héros du *Thé au harem d'Archi Ahmed* de Mehdi Charef est Madjid, dix-huit ans, qui nous entraîne dans les HLM et les cités de transit de la banlieue parisienne, en compagnie de ses copains

d'infortune. [...]. Dans *A.N.I du Tassili*<sup>4</sup> (d'Akli Tadjer), [Omar, le héros] vogue vers Marseille [où] il a essayé de s'adapter à l'Algérie sans résultat. Le livre est un adieu au pays. Encore un voyage-déception en Algérie dans *Le sourire de Brahim* de Nacer Kettane. Le jeune frère du narrateur trouve la mort dans les manifestations des Algériens à Paris d'octobre 1961. Une interrogation sur l'identité et les racines fonde la trame de ce livre. Elle fonde aussi celui de *Zeïda de nulle part* de Leïla Houari. Un voyage au Maroc, une désillusion. [...] l'héroïne de *Georgettes !* de Farida Belghoul, est une fille de balayeur qui voue un amour immense plein de tristesse à un père humilié quotidiennement mais qui résiste avec fierté à sa vie difficile. (1990 : 99/100)

Désenchantés de part et d'autre, ne se sentant ni complètement algériens, ni complètement français, les protagonistes ne consentent à aucune des appartenances socioculturelles les entourant. En réponse à cette situation de contrainte, ils vont s'inscrire dans une démarche de décalage des deux sociétés. Devreux (2009), pionnier de l'ethnopsychanalyse, affirme que, pour se protéger, certains individus (ou groupes sociaux) éprouvent le besoin de masquer leur identité, ou pire: de renoncer à toute identité. Tous les cassandres de la crise identitaire de la descendance immigrée vont dans le sens de cette dépersonnalisation conséquente d'une quête identitaire

---

<sup>4</sup> Akli Tadjer, Seuil, 1984.

permanente. L'idée de l'« écart » est prônée dans une logique du rejet de Soi d'abord, de l'Autre ensuite.

Cette idée est confirmée dans *Beur's story* de Ferrudja Kessas (1993), par exemple, où l'héroïne «s'était méprisée en se contemplant avec horreur dans la glace, se donnant de terribles gifles pour essayer de détruire cette face un peu trop basanée qui lui rappelait qu'elle s'appelait Farida et non Francine. » (*Op. cit.*). Le miroir, comme surface réfléchissante, s'avère être aussi un rappel de ce que l'on peut être et d'où l'on vient. Le reniement et le dénigrement du corps qui porte les marques des origines est un passage récurrent, presque obligé, dans la littérature en question.

Nous retrouvons cette même idée dans *Quand on est mort c'est pour toute la vie* d'Azouz Begag où le reflet n'apparaît pas dans une glace mais dans la figure du semblable. En effet, dans un voyage effectué en terre des origines, Amar, le personnage principal, est confronté à l'algérien d'Algérie. La figure d'Embarek, le paysan de l'Algérie profonde, devient son double tragique. Il lui sert de miroir renvoyant tout ce que le narrateur déteste de la terre de ses ancêtres : le côté rural, naïf, aux antipodes de la vie moderne et lui rappelle fatalement d'où il vient et ce qu'il aurait pu être. Cette identification ne s'accompagne d'aucune « jubilation » et le regard porté sur ce « semblable » -si différent pourtant- est négatif et caricaturé :

Le Embarek engloutit le sandwich aux œufs et  
aux assortiments avariés. [...] D'odieux

claquements de mâchoire, grincements de dents  
rouillées, suctions de bouche, clapotis de salive  
et même de petits rots me prodiguent un plaisir  
aussi subtil que le spectacle d'une famille de rats  
bouillonnant dans une sauce tomate à la harissa.

(Begag,, 1994 : 61).

C'est dans cette rencontre avec l'altérité que la face cachée de l'identité se dévoile. En rencontrant l'algérien d'Algérie, le descendant de l'immigration est mis face à ce qu'il refoule, ce qui lui est devenu étranger. C'est confronter son propre inconscient jusque-là dissimulé et balayé. Kristeva écrit à ce propos :

Le moi archaïque, narcissique non encore  
délimité par le monde extérieure, projette hors de  
lui ce qu'il éprouve en lui-même comme  
dangereux ou déplaisant en soi pour en faire un  
double étranger, inquiétant, démoniaque.

(Ibidem.)

Dans ce même roman, la France est tout aussi perçue comme lieu de rejet. Le personnage principal s'y sent souvent traqué, accusé et stigmatisé. Frisant la paranoïa, il se déploie dans une série de situations absurdes où il montre la susceptibilité qui l'affecte et les hypothétiques injustices qu'il ressent. Le roman s'ouvre sur un sentiment d'injustice et de colère vis-à-vis de l'État français. La toute-puissance de cet État, qui se voit à travers ses fonctionnaires et les forces de l'ordre, tentent de maintenir le peuple sous « contrôle ». Cela passe du regard

« impassible »<sup>5</sup> des CRS à celui « des masques menaçants de Chirac et de Mitterrand »<sup>6</sup> pour arriver à « la justice, la police, les juges »<sup>7</sup> pour lesquels le personnage ressent une « haine »<sup>8</sup> manifeste.

J'ai peur, dit Amar, dans la vitrine, exposés, des masques de Chirac et de Mitterrand me menacent d'un air sérieux, un air de dépositaires légitimes de la Déclaration des Droits de l'Homme, [...]. C'est en lisant dans leurs yeux que j'ai décidé de me livrer à la justice, juste pour voir comment ces gens-là allaient traiter mon dossier, la rage me poussait à oser toutes les provocations.<sup>9</sup>

L'intégration et les Droits de l'homme promulgués en France seraient alors à remettre en question puisque ne répondant pas à l'aspiration des jeunes issus de l'immigration ; celle de devenir des « Français moyens », sans être constamment renvoyés aux origines de leurs parents et systématiquement ramenés à leur situation d'immigrés.

Se décalant de l'Algérie et de la France, les personnages issus de l'immigration donnent l'impression de vivre dans une bulle à part, un no man's land, où la possibilité d'échapper à

---

<sup>5</sup> Idem.

<sup>6</sup> Ibid, p. 32.

<sup>7</sup> Ibid, p. 9.

<sup>8</sup> BEGAG, A., *Quand on est mort, c'est pour toute la vie*, op.cit, p. 06.

<sup>9</sup> Idem

l'une et à l'autre appartenance peut s'avérer salvatrice. Bouzid, auteur de *La Marche*, déclare :

J'eus l'impression que tous les pays me claquaient leur porte au nez. Ils étaient privés. Il fallait la carte pour entrer. J'étais condamné à vivre dans le no man's land que j'imaginai comme des couloirs froids où le vent soufflait à tout rompre... (2013 : 35.)

Confirmant cette idée d'«écart », Kristeva écrit :

L'indifférence est la carapace de l'étranger : insensible, distant, il semble, dans son fond, hors d'atteinte des attaques et des rejets qu'il ressent cependant avec la vulnérabilité d'une méduse. C'est que l'écart où on le tient répond à celui où il se loge lui-même, reculant jusqu'au noyau indolore de ce qu'on appelle une âme. [...] l'étranger, du haut de cette autonomie qu'il est le seul à avoir choisie quand les autres restent prudemment «entre eux», confronte paradoxalement tout le monde à une a-symbolie qui refuse la civilité et ramène à une violence mise à nu. (1988 : 17, C'est nous qui soulignons).

S'ils ne s'inscrivent pas dans cette logique d'«écart » échappatoire, résultat d'une identité décousue, disloquée et négative, les auteurs issus de l'immigration tentent, dans une seconde alternative, plus moderne cette fois-ci, de jeter des

ponts altéritaires plaçant leurs personnages dans un « entre-deux » allant dans un sens nouveau et positif car hybride et créatif.

## **L'«entre-deux » comme perspectives d'ouverture, ensuite**

C'est à partir des années 2000, dans un contexte post-migratoire, que certains auteurs ont commencé à travailler activement à changer la représentation stéréotypée de l'individu dit « Beur ». Déjà en dénonçant l'appellation elle-même véhiculée en grande partie par les médias. Rachid Djaidani, auteur de *Boumkoeur* (2000), déclare à ce propos :

Cette étiquette a été une porte d'entrée. Mais une fois que nous sommes entrés, il faut qu'on l'oublie parce que nous sommes avant tout des écrivains qui aspirons à l'Universalisme.<sup>10</sup>

Ces auteurs tentent désormais de publier de nouvelles œuvres les éloignant des thématiques récurrentes telles que la criminalité dans les banlieues ; la discrimination des genres ; la quête identitaire ; l'intégration et les dynamiques sociales dans les cités. Les héros ne sont plus ces personnages violents ou victimaires habituels mais plutôt des individus favorisant l'échange et l'ouverture sur l'autre.

---

<sup>10</sup> « Entretien avec Rachid Djaidani » par Vitraulle Mbougou, en ligne, *Afrik.com*, 2 mai 2007. Disponible sur internet : <http://www.afrik.com/article/11656.html>

Certains auteurs ont trouvé des moyens esthétiques particuliers qui leur permettent de contourner les bannières de ces catégorisations. En « hybridant » de manière consciente et voulue leurs personnages, ils contribuent à une conception contemporaine de leur écriture. Hybridité que présente H. Bhabha comme « un site de construction symbolique, la construction du sens –qui non seulement déplace les termes de la négociation, mais permet d’inaugurer une interaction ou un dialogisme dominant/dominé. » (Moura, 1999 : 165).

Dans le but de transgresser cette dichotomie existante entre les altérités, les auteurs d’aujourd’hui tentent donc de négocier leur « entre-deux » identitaire grâce à des stratégies esthétiques et scripturaires. Nous en avons recensé ici trois formes, à savoir : l’androgynie, le métissage et la dissimulation.

### **L’androgynie :**

*Dans Du rêve pour les oufs* de Faiza Guène, l’absence symbolique du père octroie à L’héroïne, Ahlème, tous les pouvoirs de ce dernier. Dans sa lucidité, la narratrice reconnaît qu’elle prolonge la présence du père, impotent et indépendant, à l’intérieur d’elle-même. Elle devient à la fois père et fille ; homme et femme. Camouflée dans des habits masculins, sans accoutrement féminin aucun, l’héroïne s’inscrit totalement dans le jeu de la substitution et du déguisement. Elle s’invente ainsi

un « phallus imaginaire » pour reprendre l'expression de Jacques Lacan<sup>11</sup>.

Homme, elle est, mais sans en avoir l'emblème. Femme, elle est aussi, mais dans sa réalité profonde. Ahlème prend le rôle de l'homme auquel elle s'identifie de façon ambiguë. Elle porte désormais le masque d'une autre personne et se substitue à elle pour se cacher et se protéger. Cette substitution est subordonnée à une situation préalable, celle de sa condition de femme des banlieues, et devient expression de rébellion.

La distribution paradigmatique homme/femme s'en trouve donc abolie et la quête vers l'unicité des sexes se traduit par la volonté de prendre en main sa vie. Seulement voilà, la masculinité de l'héroïne laisse des marques indélébiles et l'empêchent de vivre pleinement sa féminité. En entreprenant un repli sur elle-même, Ahlème tient un journal intime où songes et réalités se mélangent. Journal où elle transcrit ses fantasmes et prend conscience de ce dédoublement qui l'habite. L'une des constatations qui s'imposent sous la lumière de cette introspection est celle de l'indéfinition du moi. Le sens de cette écriture de soi est précisément de faire émerger un dessin lisible de ces lignes indécises.

Dans l'ambiguïté de son identité, Ahlème choisit d'être « les deux » à la fois. En mélangeant les repères et les individualités qui s'affrontent en elle, elle construit son identité.

---

<sup>11</sup> « La Position de l'inconscient », *L'inconscient*, actes du colloque de Bonneval, sous la Direction d'Henri Ey, Paris, Desclée, De Brouwer, 1966.

Cette particularité favorise le fait d'être l'un et l'autre, comme deux facettes d'une seule monnaie. Cette ambiguïté du genre n'est pas sans nous rappeler une autre ambiguïté du corps, celle du métissage.

### **Le métissage**

L'hybridité physique des personnages, en effet, n'est pas totalement méconnue dans la littérature issue de l'immigration. Leila Sebbar, dans son roman *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts*, (1982) fut l'une des premières à mettre en évidence le caractère métisse de son héroïne. Dès le titre, l'hybridité physique est mise à l'honneur. Indocile et insoumise, la jeune rebelle demeure aussi insaisissable que son apparence et refuse de rentrer dans des cases préconstruites.

A l'instar de Sebbar, Nor edine Boudjedia, dans son roman *Little Big Bougnoule* (2005), donne toute son importance au métissage physique qui sera servi par deux figures. La mère, d'abord, une blonde aux yeux verts, instruite, qui met à mal le cliché de l'« Arabe » brune et illettrée. Mozart ensuite, l'enfant du désert, l'ami providentiel, dont l'équilibre personnel s'oppose avec sa distinction physique. En effet, blond aux yeux bleus, Mozart affiche une origine aussi « suspecte » que « honteuse » pour les habitants de son village natal (puisqu'il est le fruit d'un viol commis par un soldat français sur une jeune mozabite). Son apparence hybride renvoie à sa bâtardise à laquelle le narrateur s'identifie, du moins sur un plan symbolique. Ce dernier déclare :

Nos histoires sont semblables, comment elles peuvent se rejoindre. C'est pourtant simple ; comme lui, je suis né quelque part, la tête coincée entre deux mondes. Comme lui, j'aurai sans doute besoin de trouver la seconde où tout a basculé, l'endroit où l'embuscade a eu lieu, où nous avons senti que plus rien ne serait comme avant. (p.70)

Le point de ressemblance entre Mozart et le personnage-narrateur ; le blond et le crépu, le sudiste et le nordiste, réside dans cette hybridité physique chez l'un, identitaire chez l'autre. La rencontre avec Mozart abat les barrières de la différence et fait naître une sorte de fusion entre deux histoires, deux passés et deux destins qui deviennent identiques. En assumant parfaitement son physique et ses origines hybrides, Mozart devient le double du personnage-narrateur (dont l'anonymat est le signe de sa bâtardise symbolique), son miroir dans lequel il se regarde et apprend à s'apprécier. Il déclare :

J'avais toujours conçu mon être avec la certitude d'avoir été formé à partir de deux cellules de vingt-trois chromosomes chacune, mais je découvre en fait un puzzle composé de millions d'âmes qui se sont mélangées pour me modeler.  
(p.19)

Si l'hybridation physique, au même titre que celle du genre, constitue un procédé novateur de l'« entre-deux », le recours au pseudonyme, lui, n'en est pas loin et s'inscrit dans cette même lignée.

## **La dissimulation ou le recours au pseudonyme**

Stratégie identitaire comme une autre, le recours au pseudonyme revient de manière assez récurrente dans les romans issus de l'immigration.

Dans le roman *Béni ou le paradis privé* (1989) d'A. Begag, Ben Abdallah, le jeune écolier, se définit par l'emploi d'un nom autre que celui de sa famille qui préjuge d'une identité exclusivement maghrébine. Il se choisit alors celui de Béni, pseudonyme floutant les marquages de toute identité distinctive (Béni qui va dans le sens de la bénédiction et Béni en arabe qui veut dire descendant de.). A ce même titre, plus récemment, la description physique de Jilali, dans *Panne de sens* (2003) de Mouss Benia, apparaît aussi hybride que son pseudonyme. « Jil » est « blond aux yeux bleus [avec] un cœur crépu », il a « la tignasse dorée mais [le] sang de là-bas (l'Algérie)» (op. cit : 9). Le jeune personnage d'apparence croisée se choisit une désignation passe-partout. Floutant ainsi toute visibilité hégémonique des origines. Le nom rejoint l'allure métisse de Jilali qui devient « Jil » et prend pour effet de troubler la ligne tranchée entre la société d'origine et la société d'évolution. Contrairement au nom qui cantonne dans une case particulière, le pseudonyme permet toute forme de navigation altéritaire et admet l'inscription de la dissemblance au cœur du Moi. Si le nom oriente, le pseudonyme, lui, désoriente et dissimule.

Les deux romans avancent de ce fait une autre vision de l'identité. Vision relative à un « entre-deux » fusionnel où il est difficile de déterminer « la filiation » du personnage. Mettant à mal l'opposition strictement binaire entre le Même et l'Autre, le dominant et le dominé.

## **Conclusion**

Bien des traits de cette analyse ont éclairé l'attitude des auteurs issus de l'immigration qui cherchent, au fil de leurs écrits, à approfondir le rapport qu'ils entretiennent avec eux-mêmes et avec les autres. Longtemps, ils n'ont cessé de balancer leurs personnages d'une identité à l'autre, de les pousser à faire un choix, de les obliger à se consolider dans un des deux camps. Ou, au pire, de les plonger dans un no man's land où l'idée de « l'écart » s'est avérée être l'ultime échappatoire. Plus récemment, à l'ère de la mondialisation, la frontière tranchant entre les deux univers a laissé place à un « *entre-deux* » symbolique et créatif qui s'inscrit dans une ambition de dépassement du malaise existentiel et du sentiment de frustration qui en résulte.

Si les textes retenus, dans le cadre de cette étude, présentent plusieurs formes d'hybridation (physique, de genre ou patronymique), il est à constater que cela va dans une optique de préservation de la « différence ». Les auteurs usent dans leur écriture de tous les procédés possibles qui permettent de flouter toute forme de dichotomie binaire. Ils tentent de faire de leur

« étrangeté » non seulement une force mais un enrichissement déterminé par l'expérience biculturelle. Leur littérature se prête délibérément à un travail de construction en faisant le lien entre les deux appartenances et les deux histoires.

En mettant en avant les stratégies de l'hybridation, cette écriture devient une tentative de transcendance de l'hégémonie créée et générée par le colonialisme. Appartenant à une tendance conciliatrice entre « Même » et « Autre », le roman post-migratoire moderne prend forme alors et se cristallise autour d'une constellation de préoccupations postcoloniales aspirant à l'universalité et à l'interpénétration culturelle. Il a pour ambition de construire un courant esthétique allant dans la mouvance de l'écriture mondialisée.

### **Références bibliographiques**

- BEGAG A., 1989, *Béni ou le paradis privé*, Paris, Seuil.
- BEGAG A. et Chaouite A., 1990, *Ecarts d'identité*, Paris, Seuil.
- BEGAG A., 2000, *Quand on est mort c'est pour toute la vie*, Paris, Seuil.
- BENIA M., 2003, *Panne de sens*, Paris, Seuil.
- BOUDJEDIA N., 2005, *Little Big Bougnoule*, Paris, Anne Carrière.
- BOURAOUI N., 2002, *Garçon manqué*, Paris, Broché.
- BOUZID, 2013 (1984), *La Marche : Traversée de la France profonde*, Paris, Broché.
- DEVREUX G., 2009, *La renonciation à l'identité, Défense contre l'anéantissement*, Paris, Payot.
- DJAIDANI R., 2000, *Boumkoeur*, Paris, Seuil.

KESSAS F., 1993, *Beur's story*, Paris, L'Harmattan.

Kristeva J., 1988, *Etrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard.

MOURA J.M., 1999, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF.

SEBBAR, L. 1982, *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts*, Paris, Stock.

### **Sitographie**

« Entretien avec Rachid Djaidani » par Vitraulle Mbougou, en ligne, Afrik.com, 2 mai 2007. Disponible sur internet : <http://www.afrik.com/> article 11656.html